

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Steve Paquet, *Folie, entraide et souffrance. Anthropologie d'une expérience parentale*, Paris, L'Harmattan, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 134 p.

par Jean Gagné

Nouvelles pratiques sociales, vol. 14, n° 2, 2001, p. 211-213.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/009084ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca



Les comptes rendus

Folie, entraide et souffrance. Anthropologie d'une expérience parentale

Steve PAQUET

Paris, L'Harmattan

Québec, Les Presses de l'Université Laval

2001, 134 p.

Ce récent ouvrage de Steve Paquet s'intéresse à un aspect souvent ignoré des problèmes de santé mentale, celui de la souffrance qu'éprouvent les membres de la famille d'une personne touchée. La perspective adoptée est celle de l'anthropologie de la santé. À partir de l'analyse attentive et sensible de récits que lui ont confiés des parents, l'auteur nous fait pénétrer dans l'univers complexe de leur vision de cette situation. Il s'agit d'une construction artisanale où sont utilisés des matériaux issus autant des discours d'experts que des savoirs profanes. On y trouve aussi des emprunts à la pensée moderne et des idées puisées dans la tradition. Cette expérience que l'on s'efforce ainsi de faire entrer dans l'univers de la signification est celle de la souffrance. On pourrait la définir comme une rupture du rapport de soi à l'autre. Paquet écrit : « Dresser les contours de leur souffrance [celle des parents] révélera peut-être que l'essence de la maladie [mentale] tient moins à une altération du corps qu'à une remise en cause de notre rapport singulier à l'autre, à la culture et à nous-mêmes » (p. 8).

L'exploration de cette expérience intime de souffrance est privilégiée tout au long de l'ouvrage, sans pour autant négliger les enjeux sociaux et politiques. D'entrée de jeu, l'auteur met en lumière le paradoxe des choix récents de politiques sociales et de santé qui, tout en appelant à une contribution plus grande des solidarités primaires, ne leur accordent pas les ressources suffisantes pour se déployer adéquatement. Les familles et les femmes en particulier se retrouvent ainsi à reprendre des tâches qui étaient dévolues depuis plus de quarante ans au personnel des hôpitaux psychiatriques. Ce n'est pas là seulement une question de transfert de responsabilité de l'État

vers la communauté ; il s'agit aussi, selon nous, de l'expression du paradigme dominant de la psychiatrie actuelle qui tend à réduire la problématisation des phénomènes psychopathologiques à la seule dimension biologique. La folie et ses alentours sont pour ainsi dire « désenchantés ». L'agenda étatique et « néolibéral » de réduction des frais de services et celui de la médecine moderne qui n'a cessé d'élargir ses champs de compétence à un nombre plus grand de problèmes sociaux, se rejoignent allègrement pour accréditer un nouveau programme de régulation sociale de la folie. Il s'agit ni plus ni moins d'amener les individus et leurs proches à s'imposer eux-mêmes des contraintes qui autrefois s'exerçaient de l'extérieur par l'action d'institutions spécialisées. Dans cette perspective, la frontière entre le public et le privé semble se brouiller pour fondre l'action de la famille dans celle de l'appareil de soins social-étatique. Cela n'est pas sans danger puisque, sous prétexte d'efficacité, on réduit là des espaces d'interprétation et de négociation qui ont pour fonction de médiatiser et d'humaniser les rapports des individus avec la société.

Le sociologue Alain Ehrenberg disait récemment en entrevue : « Pour qu'une "maladie" existe, qu'il s'agisse de maladie cardio-vasculaire ou de dépression, il faut une combinaison de relais sociologiques, d'acteurs, de normes sociales, médicales et politiques » (*Relations*, juin 2001). Pour Steve Paquet aussi, la souffrance et la maladie sont des constructions sociales. La douleur, le mal ou la détresse interviennent dans notre vie ou celle de l'autre comme autant de fractures dans la représentation de la signification de notre monde. Il nous faut bien nous l'expliquer sous peine de sombrer dans l'absurde. L'étude de l'auteur nous initie à cet effort de reconstruction du sens, tel qu'il est exprimé par des parents d'enfants diagnostiqués comme « malades mentaux ». Le plus souvent, ces parents doivent d'abord se positionner par rapport à des interprétants socioculturels qui les mettent en accusation. On les soupçonne d'être les porteurs d'une tare héréditaire, génétique ou morale. Autrement ou en plus, ils seraient de mauvais éducateurs, négligents, irresponsables ou, pire, abuseurs. Plusieurs d'entre eux se replieront dans la culpabilité de ce qu'ils perçoivent comme un échec de leur rôle parental. En tribut de cette faute, ils sacrifient leur vie au gardiennage de l'enfant qu'ils n'ont su conduire à l'autonomie. Parfois, c'est l'enfant lui-même qu'ils envisagent de sacrifier. Leur retrait, ou auto-exclusion du social, est d'autant plus probable que depuis peu ou prou la fin du XIX^e siècle et jusqu'à assez récemment, la prise en charge des « fous » était assurée par les communautés religieuses et ensuite par les services publics. Après cent ans d'un tel régime, on ne saurait s'attendre à retrouver intactes la sociabilité et les solidarités d'antan.

À la lecture des observations et des témoignages livrés par Paquet, on découvre pourtant qu'une nouvelle génération d'associations communautaires est à reformuler, dans un cadre résolument actuel, ces fonctions d'entraide et d'humanisation des règles et normes sociales. Le terrain de l'auteur est, en effet, un organisme communautaire qui s'est donné pour mandat de soutenir les parents et proches de personnes aux prises avec des problèmes de santé mentale. Il existe au Québec une quarantaine d'associations de ce type, dont la plupart sont regroupées sous la bannière de la Fédération des associations de parents, proches et amis de la personne atteinte de maladie mentale.

Présenté sous le nom fictif de La Méduse, le groupe témoin de ce mouvement offre des services d'urgence, d'information, de counselling, de répit et d'entraide. Mais ce qui est sans doute le plus marquant, c'est qu'un tel groupe se constitue comme un espace de (re)socialisation, c'est-à-dire que ses membres y retrouvent un lieu où leur expérience particulière redevient exprimable et partageable. Le groupe d'entraide agit comme une instance de médiation entre les discours sociaux et l'expression du vécu intime. L'auteur note que par-delà les services explicitement offerts par l'organisme, les participants y trouvent un lieu où ils peuvent enfin entendre un écho humain à leur souffrance. En parlant parfois de tout et de rien, de leur travail, de leur enfance ou de l'actualité et donc pas toujours de la « maladie » (p. 36), ils se réinsèrent dans une communauté où leur expérience devient « normale ». On dira que le groupe d'entraide permet à ses membres de se retrouver comme individus. On ne peut, en effet, se reconnaître soi-même comme sujet qu'en s'identifiant à d'autres sujets. Le groupe d'entraide réinstalle cette dynamique d'identification et de séparation. Il se constitue comme un « soi collectif » dans lequel l'expérience particulière de ces parents devient constitutive de l'identité plutôt que facteur d'exclusion.

Si, au départ, le groupe étudié favorise une interprétation « biologisante » des problèmes de santé mentale, les participants eux-mêmes ont plutôt tendance à s'intéresser à l'histoire et à la configuration de la famille. L'auteur résume : « si la carence des liens familiaux représente un *élément explicatif* quant à l'arrivée de la maladie, la faiblesse (ou le dérèglement) de ces liens en constitue le *symptôme* et leurs définitions, l'*aspect curatif* » (p. 95). Cette mise à distance du discours dominant sur la santé mentale semble s'appuyer sur la recherche d'une certaine maîtrise de la situation que ne permet guère d'espérer la perspective biomédicale. En premier lieu, cet effort d'ancrer la survenue du trouble mental dans les aléas de l'histoire familiale a l'avantage de l'inscrire dans un parcours identitaire. Le passé explique le présent et permet de planifier le futur. La souffrance devient aussi signifiante et même positive dans la mesure où elle oblige à une remise en question de soi et à la

révision de ces modes relationnels. Quelque chose peut être fait, et cela concerne le rétablissement des places et des rôles occupés par les différents membres de la famille. Sur le plan concret, on s'interdira de faire les choses à la place de l'adulte perturbé ou, au contraire, on l'empêchera de prendre une place qui n'est pas la sienne. Pour notre part, nous pourrions ajouter que ces repositionnements sont aussi efficaces en tant que symbole d'un monde remis en ordre. Enfin, cette perspective valide l'expérience, même souffrante, des parents. Ils ne sont plus les victimes impuissantes d'un mauvais sort. Il y a même une lueur d'espoir en ce qui a trait à l'établissement de liens plus harmonieux avec ce proche en souffrance.

L'ouvrage de Steve Paquet met en lumière un travail silencieux et pourtant extrêmement important qui s'effectue au sein des groupes d'entraide des parents et proches des personnes aux prises avec des problèmes de santé mentale. En utilisant des témoignages et des observations menés sur le terrain, il nous permet de dépasser le discours institutionnel de ces organismes. Si l'on peut toujours les considérer comme des groupes de pression, le texte de Paquet nous a fait découvrir que, plus profondément, ils se constituaient comme de nouveaux foyers de solidarité et de sociabilité. Cette contribution particulière est certainement riche d'enseignements au moment où, précisément, nos structures primaires de solidarité semblent achever de s'étioler. Qui plus est, l'expérience intime de ces parents n'est pas sans lien avec l'expérience collective de notre époque où nos références collectives, nos anciennes certitudes et nos appartenances sont remises en question.

Jean GAGNÉ
Chargé de cours
École de service social de l'Université de Montréal
et École de travail social de l'Université du Québec à Montréal